

## Daniel Widlöcher, 60 ans de psychanalyse

Bien qu'ils prônent l'introspection, les psychanalystes publient peu leurs Mémoires. Quand Daniel Widlöcher revient sur sa carrière dans *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste* (Odile Jacob, 2010), c'est un événement : de Lacan à Lagache, d'Anna Freud aux neurosciences, de mai 68 aux coulisses des ministères, il revient pour nous sur son parcours, et sur les remises en cause actuelles de la psychanalyse.

**Au début de votre livre, on est frappé par l'état des lieux que vous dressez de la psychanalyse française après la Libération. Il était honteux d'avouer son intérêt pour Freud !**

Avant-guerre, la psychanalyse n'avait pas pris. Elle se réduisait surtout à un petit noyau de médecins de Sainte-Anne qui parlaient de sexualité. On riait de cette secte un peu loufoque... Après la guerre, il n'y avait en tout et pour tout qu'une demi-douzaine de psychanalystes à Paris. Imaginez que ces gens s'étaient fait analyser dix auparavant, et qu'il y avait eu la guerre : ce n'étaient pas des vieux routiers de la psychanalyse. Lacan était le seul un peu connu, et encore, parce qu'il avait fréquenté Salvador Dali, par exemple... Quand j'ai commencé mon analyse en 1952, notre génération de jeunes psychiatres s'intéressait à la psychanalyse parce qu'elle venait d'Amérique et d'Angleterre. En particulier aux travaux sur les bébés, les carences de soin familial, les cliniques de Spitz, Bowlby, Anna Freud... Je voyais chez Jenny Roudinesco, à Ambroise-Paré puis à Bichat, des enfants séparés de leur mère, complètement atones, auxquels on essayait de redonner vie par des traitements humains. J'ai voulu devenir psychanalyste pour la concrétude de ces problèmes. J'ai donc lu Spitz avant Freud, qui n'était quasiment pas traduit. J'ai lu aussi Marie Bonaparte, qui ne m'avait pas enthousiasmé... Quand je suis entré à la Salpêtrière comme interne, mes collègues m'ont averti : « *Surtout, ne dis pas que tu es en psychanalyse ! Tu vas te faire broyer !* » Un beau jour, mon patron, Michaux, me dit : « *Vous êtes en psychanalyse, Widlöcher ?* » Je réponds oui, je n'avais aucune raison de mentir. « *Ca ne m'étonne pas !* me lance-t-il. *Vous avez raison, ça doit être intéressant de chercher à comprendre ce qu'il y a dans la tête des autres.* » Il ne se moquait pas de moi : dès lors que les psychanalystes étaient par ailleurs des gens sensés et bons cliniciens, on n'allait pas les flanquer à la porte.

**Vous avez été analysé par Jacques Lacan, sur lequel vous portez un jugement très ambivalent.**

C'est Jenny Roudinesco qui me l'a recommandé. J'étais tout ému de penser qu'il acceptait de m'analyser, alors que je me dis aujourd'hui qu'il ne refusait pas grand monde... On disait qu'avec lui, l'analyse ne traînait pas... Tu parles ! Mon analyse a duré sept ans. Pendant quatre ou cinq ans, je suis resté en admiration devant ses séminaires. J'arrivais avec la clinique du bébé, mais aussi pour comprendre les théories de l'esprit, et lui nous donnait des vues réflexives, phénoménologiques, nourries du structuralisme, de toute l'intelligentsia de l'époque. Les autres psychanalystes étaient plus étriqués dans leur théorie : stade oral, stade anal... Avec Lacan, on quittait ce catéchisme un peu simplet au profit d'une réflexion humaine ouverte sur le langage, la linguistique. C'était un homme prodigieusement cultivé, qui avait tout lu, connaissait tout, mais tirait les choses à lui : en lisant enfin Freud, ceux de ma génération se sont aperçus que Lacan en prenait à son

aise avec lui. Et je passe sur les autres auteurs, comme Winnicott. Quand j'entends dire que c'est lui qui l'a introduit en France, je souris ! Lacan s'intronisait, et n'acceptait les autres qu'autant que leurs idées rejoignaient les siennes. J'ai fini par déceler chez lui un souci de maîtrise des gens plus que d'ouverture. Il tenait beaucoup à notre dépendance. En 1958, il avait été question qu'on me donne un poste à Dakar. J'hésitais, afin de poursuivre mon analyse, mais Lacan me poussait à accepter : « *Ca n'a pas d'importance, vous viendrez tous les quinze jours !* » Il se voyait déjà avec un pion au Sénégal. Il prétendait nous donner beaucoup, mais il nous exploitait. Son but ultime était d'être le nouveau Freud, d'assurer la réforme moderne de la pensée freudienne, avec la linguistique et tout l'apport des sciences de l'Homme. Il se rêvait en chef d'école française pour balayer les minables autour de lui. Je pense qu'il s'identifiait même à Freud au point de chasser les mauvais élèves qui n'avaient pas foi en lui. Ce que Freud avait fait, il le refaisait soixante ans après.

### **L'autre grande figure de votre livre est celle de Daniel Lagache.**

Je l'ai rencontré quand j'ai fait mon tour pour être admis à la didactique. Il m'a paru un homme sérieux. Durant mes dernières années d'analyse avec Lacan, alors que j'étais devenu chef de clinique, j'ai vu de plus en plus Lagache, jusqu'à écrire une thèse sous sa direction. Il ne m'a jamais encouragé à m'éloigner de Lacan, mais par sa présence et sa manière de réfléchir, il m'a aidé à voir autre chose. J'aimais chez lui son côté interdisciplinaire, où la psychanalyse était une branche de la psychologie et des sciences de l'Homme. Il avait le souci d'intégrer, de comprendre, en jetant des ponts avec les autres. Alors que pour Lacan, seule comptait la psychanalyse. Il détestait la psychologie ! Et Lagache enseignait la psychologie à la Sorbonne. Lacan, lui, regrettait beaucoup de ne pas pouvoir s'inscrire dans l'appareil académique. Il ne rassurait pas les universitaires, surtout avec son côté un peu arrogant. Je suis sûr qu'il aurait voulu un poste au Collège de France, mais il ne jouait pas le jeu. En 1963, c'est moi qui ai été désigné pour lui signifier que notre groupe de dissidents, réunis autour de Lagache, rompait avec lui et quittait la Société française de psychanalyse, avec le soutien de l'IPA, l'Association internationale de psychanalyse. Nous ne souhaitions plus être au service du Maître. « *Vous me quittez au moment où je vais devenir célèbre !* » m'a-t-il dit. Je lui ai répondu : « *J'ai fait avec vous une expérience que je considère comme fondamentale dans ma vie.* » Je n'ai jamais nié le travail qu'il m'a fait accomplir. Pour autant, ce n'était pas comme cela que je concevais l'analyse. Je la voyais beaucoup plus libre et respectueuse de l'analysant. Je n'ai jamais regretté cette rupture, mais je ne dis pas que je n'ai pas rêvé de revoir Lacan. Car je ne l'ai jamais revu, et pendant une trentaine d'années j'ai très peu revu ses fidèles, auxquels il avait vraisemblablement demandé de ne plus me parler. Il y a deux ans encore, à Chicago, j'étais invité par des analystes qui m'ont demandé tout à coup, au milieu du dîner : « *Daniel Widlöcher, voulez-vous nous expliquer pourquoi vous n'êtes plus lacanien ?* » Cinquante ans après !

### **Lacan et Lagache ont été deux figures majeures pour vous, et pourtant vous passez leur mort sous silence ?**

En effet, mais pour des raisons différentes. Celle de Lacan ne fut qu'une nouvelle dans la presse, qui ne m'a pas touché plus que cela, puisque je ne l'avais pas revu depuis des décennies. Quant à Lagache, je fus l'un des rares à l'accompagner durant ses dernières années. Il souffrait d'une altération cérébrale suite à une maladie cardiaque, et se

trouvait sous médicaments, et très alcoolisé. Nous dînions ensemble dans des conditions qui me paraissaient un peu héroïques. Il me racontait ses souvenirs sur l'histoire de la psychanalyse. J'étais son successeur intellectuel : il m'appelait Daniel II. Sa mort fut triste, mais attendue. Je serais tenté de dire que Lagache m'a davantage marqué que Lacan, pour la construction de mon esprit. Mais je vois bien, quand je reprends mes Mémoires, combien beaucoup de choses sont en rapport avec Lacan.

### **Vous avez aussi, notamment, travaillé avec Anna Freud.**

J.-B. Pontalis m'avait demandé de la traduire. Elle m'a proposé de passer un an à Londres, mais marié avec deux enfants, assistant des hôpitaux, c'était impossible. Elle ne m'en a pas tenu rigueur. Je l'ai souvent vue pour la traduction, puis à titre personnel. Elle m'aimait bien : j'étais de la famille. J'entends par là qu'elle avait une conception de l'analyse incluant des bons et des mauvais. Les bons étaient fidèles à son père. Paradoxalement, ils pouvaient s'autoriser des recherches et des innovations, car la psychanalyse n'était pas fermée sur elle-même et devait évoluer... mais dans une certaine limite seulement. Anna Freud considérait que ceux qui avaient des vues un peu trop originales, les réformateurs, Lacan le premier, n'aimaient pas son père. Or, il fallait aimer Freud ! Elle était paradoxale, à conjuguer ainsi fidélité ancestrale et recherche de l'avenir. C'était très ambigu.

### **Vous avouez avoir été désarçonné par mai 68, pourtant un terrain propice pour la diffusion de la psychanalyse ?**

Oui, ce fut un terrain propice pour les jeunes générations, qui ont gardé de 68 un intérêt pour la psychanalyse. Mais je raisonnais en universitaire, pas en psychanalyste. Au fond, je trouvais que l'université française n'était pas mal. J'y entrais, après l'avoir beaucoup désiré. Voir que tout d'un coup, tout cela était remis en question, ne me plaisait pas. Et puis, politiquement parlant, je n'y croyais pas : je pensais qu'en réalité on faisait un cadeau à de Gaulle. J'étais horrifié par certains excès. Autant j'étais pour l'ouverture, le pluralisme, l'interdisciplinarité, autant des théories simplistes à la sous-Marcuse me fichaient en rogne. Un jour, avec Zazzo, qui était communiste, on voit marqué : « CRS, SS ». On s'est dit qu'ils ne savaient pas ce qu'avaient été les SS. Et mes collègues psychanalystes, qui voulaient faire la révolution à 21 h après avoir reçu leurs patients, m'énervaient. C'étaient des révolutionnaires à deux sous. L'un d'eux me disait : « *On est allés à la manif, on s'est bien amusés !* » Moi, j'étais à Nanterre toute la journée pour discuter avec les étudiants !

### **Qu'avez-vous pensé du succès de la psychanalyse auprès du grand public ? Était-ce une victoire, ou redoutiez-vous qu'elle se galvaude ?**

L'explosion de la psychanalyse après 68 était une victoire. Cela me paraissait naturel. Au fond, la chimiothérapie stagnait, la neurobiologie n'existait quasiment pas, les thérapies comportementales démarraient : la psychanalyse avait toute sa place. Tout le monde voulait être psychanalyste, on s'assurait que les futurs médecins avaient suivi une formation dans ce domaine. C'était même trop : on en arrivait à une sorte de totalitarisme psychanalytique, dont on a vu les contrecoups par la suite dans la psychologie, en particulier. Dolto était très sympathique, mais un peu trop dogmatique, et trop affirmative avec les familles. Je trouvais qu'avec ses émissions elle s'engouffrait

dans une solution de facilité, un peu superficielle, que Lacan n'avait jamais cherché à exploiter, au contraire de ses élèves. C'est du côté de l'école, et non du grand public, qu'il cherchait la reconnaissance.

### **Alors qu'il n'y en avait plus que pour la psychanalyse, vous vous êtes penché sur les sciences cognitives !**

J'étais « lagachien », donc pluraliste. Chaque théorie avait des éléments positifs. Je m'intéressais à la littérature extra-psychanalytique de la philosophie de l'esprit et de la psychologie cognitive (Fodor, Dennett...), que j'ai lus avec passion. Était-ce de ma part une identification à Lacan, qui s'était nourri de structuralisme ? Je n'en sais rien. Mais j'ai accompli un travail personnel important, *Métapsychologie du sens*, qui était une manière d'intégrer la philosophie de l'esprit dans la métapsychologie freudienne. Puis je me suis ouvert à la neurobiologie. J'étais un peu seul, et même, on se moquait de moi. On me considérait comme un hérétique, un brouille-tout, quelqu'un à surveiller de près. Pas tellement dans mon groupe de l'Association psychanalytique de France, où on me voyait travailler avec des candidats et des patients. Mais pour certains qui connaissaient surtout mes écrits, j'avais vendu la psychanalyse pour devenir professeur.

### **Etape suivante, inattendue elle aussi : la politique...**

Beaucoup de scientifiques en dehors de la psychanalyse m'appréciaient pour mon ouverture sur l'ensemble du champ de la psychologie et des sciences humaines, et m'appuyaient pour intégrer des commissions du CNRS en tant que psychanalyste. Là aussi, certains m'en voulaient. Puis, totalement par hasard, parce que j'étais copain des neurologues de la Salpêtrière et que l'un d'entre eux était ami du ministre de la Santé Edmond Hervé, on m'a demandé d'essayer d'apaiser l'agitation dans les hôpitaux, qui ne plaisait pas du tout à Mitterrand. J'ai toujours été curieux, j'ai toujours aimé fouiner derrière la porte : j'ai passé un an à découvrir le monde politique. Puis, comme j'étais sur le point d'obtenir une unité de recherche en psychiatrie, j'ai souhaité m'en aller. J'ai dû rester un peu, car Hervé redoutait que mon départ soit interprété comme un signe politique de désapprobation. Tout cela m'a beaucoup instruit. Ce fut une aventure totalement étrangère, pour moi, et que je ne regrette pas. Maintenant, je comprends ce qui se passe dans la vie politique, au niveau des ministères en tout cas.

### **De 2001 à 2005 enfin, vous êtes devenu président de l'IPA...**

Je sentais que ça allait m'arriver, avec tout ce que j'avais fait. J'ai hésité, jusque dans ma chambre d'hôtel à San Francisco. Mais je ne pouvais pas refuser, c'était la consécration. Je pense avoir laissé une marque, notamment pour la reconnaissance de la diversité des formations à travers les pays. Et puis, quelques lacaniens sont venus s'exprimer dans les congrès. Toujours dans l'idée que le débat est possible. Je me suis efforcé d'instaurer un climat d'ouverture, qui a disparu depuis.

### **Que pensez-vous des attaques qui pleuvent depuis quelques années, en France, sur la psychanalyse ? Celle-ci est-elle menacée ?**

Je crois qu'elle a sa place, si elle veut bien s'occuper des jeunes. Je vois beaucoup d'internes et de psychologues de la nouvelle génération qui demandent une formation.

Je suis frappé de constater, depuis quatre ou cinq ans à peine, ce retour à la psychanalyse. Les internes ne le font pas pour s'opposer aux médicaments ou aux TCC, mais parce qu'ils sont désolés par une psychiatrie faite de questionnaires et de statistiques. Ils ne voient pas le malade, là-dedans. Ils ont compris que la psychanalyse leur donnait un outil de compréhension de l'autre. Ils reviennent donc à elle soit pour avoir une clinique d'écoute, soit pour appliquer cette clinique à la psychothérapie, mais sans pour autant vouloir devenir psychanalystes. Je reviens de Suisse, où la même évolution se dessine. C'est pourquoi je m'intéresse beaucoup à des enseignements pragmatiques.

**De nombreux historiens remettent en question la légende freudienne. Par exemple, il aurait falsifié des cas cliniques pour se prévaloir de succès thérapeutiques. Qu'en pensez-vous ?**

Qu'il ait falsifié des cas, c'est une évidence. Ne serait-ce que parce qu'on ne peut parler d'un cas clinique sans le falsifier. Quand on publie un cas, veut-on prouver qu'on a fait quelque chose de bien, ou veut-on illustrer ce que l'on croit que l'on fait ? Si on veut illustrer, inventer en partie n'est pas une catastrophe. Si on veut démontrer, c'est autre chose : je ne connais pratiquement aucune démonstration en psychanalyse. On ne peut pas convaincre par des cas que l'on présente. On ne peut convaincre que par la manière dont on parle des rêves, par l'art de penser, d'associer. Et puis, les patients de Freud allaient-ils mieux ? Prenons les cas des *Cinq psychanalyses*. Le petit Hans, on n'en sait rien du tout, et Freud l'ayant très peu vu, on ne peut même pas parler de thérapie. Il est devenu chef d'orchestre, mais ce ne sont pas les interprétations de Freud qui le lui ont permis ! D'autant que Freud lui a dit des choses très maladroites, à mon avis, et que jamais on ne ferait la même chose aujourd'hui. Dora, elle, a interrompu sa cure. Elle a eu une carrière d'hystérique assez bien adaptée. Sans Freud, probablement aurait-elle eu la même histoire. Quant à Schreber, Freud a analysé son délire paranoïde sans l'avoir jamais vu une seule fois. Pour l'Homme aux loups, ce fut une catastrophe, avec une psychanalyse sans fin. L'Homme aux rats est mort à la guerre. Or, il n'y a que pour lui que Freud suggère une amélioration. Il ne nous a donc pas raconté de blagues. Les cas des *Cinq psychanalyses* sont de toute façon des cas d'histoire, qui ne nous apprennent plus grand-chose. Un ami américain me disait : on ne devrait plus apprendre aux jeunes psychanalystes les cas cliniques de Freud, trop anciens et à côté de la plaque. Bien que les Français soient fétichistes, je ne donne pas à des jeunes le conseil de lire le cas de Dora, même si certaines vignettes, certains détails sont intéressants. On en apprend beaucoup plus dans *l'Interprétation du rêve*. L'accusation de falsification, même avérée, me paraît donc sans intérêt.

**Le complexe d'Œdipe est un pilier contesté de la psychanalyse. Garde-t-il son actualité dans la société actuelle ?**

Il n'y a pas plus œdipiens que les Français. Ils restent très attachés au complexe et à son dépassement. Leur modèle freudien reste dur comme du roc. Je crois pourtant que la psychanalyse étrangère s'est recentrée sur l'identification à autrui, les effets d'empathie, le partage. Hors de France, beaucoup ne parlent plus d'Œdipe. Pour moi, Œdipe, c'est le petit enfant qui se demande ce que font ses parents ensemble, quel est leur secret. Il peut avoir des fantasmes avec le papa ou la maman, mais ce qui se passe entre eux reste un mystère. Il n'a pas les outils conceptuels pour le penser. Œdipe n'est pas un interdit,

c'est un impensable. Mais ne me faites pas trop dire ça, je vais avoir droit aux Kalachnikovs !

### **Qu'est-ce qui vous rend encore curieux aujourd'hui ?**

Ce que vous me faites faire ! C'est-à-dire montrer à des jeunes les aspects les plus concrets de la communication analytique, les plus dégagés des théories. Expliquer ce qu'est la communication d'inconscient à inconscient. Avec le moins de théorie et de métapsychologie possible ! Je me dis que j'en ferai un livre, un jour. Et puis, ce qui me rend encore curieux, ce sont les neurosciences, qui me passionnent.

### **Propos recueillis par Jean-François Marmion**

Article publié le 29/09/2010

Via [http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/daniel-widlocher-60-ans-de-psychoanalyse\\_sh\\_26116](http://le-cercle-psy.scienceshumaines.com/daniel-widlocher-60-ans-de-psychoanalyse_sh_26116)

Cet article a été téléchargé à partir du lien ci-après :  
<http://sciencesvpsychoanalyse.com/tag/psychoanalyse/page/3/>  
L'utilisation de cet article reste sous l'autorisation de son auteur et propriétaire :  
<http://sciencesvpsychoanalyse.com>